

# Pas à pas

---

## Protocoles et préliminaires

Progresser prudemment, sans accélérations, sans précipitation, attentifs aux ruptures, aux fissures, aux gouffres, aux détours et aux impasses. Pas à pas, donc, avançant de l'ignorance à la lumière, se frayant un passage dans l'intrication des concepts, thèses et prothèses de la déconstruction, découvrant, peu à peu, un système, une pensée, un philosophe — enfin un *corpus* bien délimité et identifiable de propositions. Autrement dit encore : il serait question ici de procéder, à la manière française, donc cartésienne, en allant, d'un *pas* léger, d'une vérité à une autre, suivant *l'ordre des raisons*, et la raison de l'ordre.

Amoureux de la métaphysique, Derrida ne nierait pas l'intérêt d'un itinéraire de ce type à travers ses écrits, pour ne pas employer, déjà, le mot de livre dont il dit assez l'impossibilité. Mais on peut douter que sa philosophie se laisse ainsi saisir, inadaptée en sa forme et plus probablement en son contenu même à une pénétration analytique, comme d'ailleurs à la démarche synthétique qui tenterait de la clôturer. Faut-il alors renoncer, et choisir de passer en force, d'abandonner le *pas à pas* pédagogique ? Renversons la question : quand l'objet d'une recherche est aussi labyrinthique et disséminé que l'est l'œuvre derridienne, ne serait-il pas judicieux de procéder par ponctions, sondages, percées voire déchirures, sautant, de-ci, de-là, jouant de la discontinuité de la texture de ses textes ? Ne

serait-il donc pas requis, par Derrida et en son nom, d'avancer *pas* à *pas*, par enjambées plus que par glissements, par sauts plus que par petits pas ? Non plus la continuité d'une progression sûre de sa progressivité, mais le pas félin et imprévisible d'une divagation.

Derrida est malin, Malin Génie de la métaphysique, lançant, d'un pas à l'autre, ses concepts comme autant de poisons. Il est malin, il est roué, il est voyou, écrit-il en l'un de ses derniers textes. Il serait vain de jouer avec lui au plus malin en déconstruisant la déconstruction, en un geste mimétique aussi piteux qu'improductif. Il aime les détours, les *excursus*, les parenthèses oubliant le lieu de leur ouverture. Il affectionne les faux départs, les apories mêmes comme autant d'impasses joyeusement acceptées, ou produites. Il sait en même temps nous mener par le bout du nez, nous laisser croire que nous avons compris, détruire le cadre de toute interprétation de ses mots. Et Derrida est *aimable*, philosophiquement, par sa réticence à toute approche trop aimante, trop amoureuse, trop fidèle. Il faut donc trouver autre chose que la simple présentation rationnelle du *pas à pas*, autre chose aussi qu'une discontinuité forcée, celle du *pas* à *pas*, qui ne ferait pas justice à l'étrange systématité derridienne.

Question de stratégie, de ruse, de calcul, non contre Derrida, mais pour lui, pour sa philosophie en ce qu'elle a, dans sa résistance même à la présentation, de plus vivace, de plus vivant, et peut-être même de plus utilisable. Avançons pas à pas, mais dans les deux sens de l'expression. Suivons la double bande, la double séance, la contre-allée, les marges, passons en contrebande.

Soit deux textes.

Le premier joue la continuité et la fluidité. Neuf textes, de 1967 à 2006, choisis pour leur importance, pour leur beauté, et pour leur caractère de manifeste. Il s'agira de les lire, intégralement ou presque, sans rupture ni synthèse, en empathie avec le rythme si singulier de la pensée derridienne. Pas à pas, sans chercher à relier ce qui est écrit à ce qui l'a été ou le sera, sans charger le corps du texte d'appendices ou de notules, sans valider lourdement les hypothèses d'interprétation sous le poids des références et des notes de bas de page. Un premier texte, un premier jet, comme une

promenade livresque, qui pourra être effectuée pour elle-même, suffisant sans doute à sentir le ton de Derrida, et à toucher le nerf de sa philosophie.

Mais à la suite de ce premier texte, en appui, viendra courir un tout autre récit, pariant cette fois sur la rupture, l'éclatement et la dissémination des références. À propos donc de ce qui était l'objet des dix textes choisis précédemment, on déploiera ainsi tous ses visages possibles, passant sans autre précaution d'un texte à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un pas à l'autre, non plus sur le *tempo* de la promenade mais bien sur celui de l'expédition guerrière. On pourra lire ce deuxième texte comme l'inventaire incomplet des outils et des armes de la philosophie de Derrida, de ses quasi-concepts et de ses alliés.

Un tel dispositif peut paraître épuisant à la lecture. Aussi sera-t-il ménagé quelques pauses explicatives, suturant les deux textes, soulignant leurs confluences. Des seuils donc, ou des pas, comme il est des pas-de-porte, marquant l'entrée, l'ouverture mais aussi la limite et le privé, dans ce balancement de l'hospitalité si chère aux derniers ouvrages de Derrida. Un pas-de-porte en entrant dans chacun des chapitres ; un pas-de-porte en sortant, plutôt un envoi, s'essayant au bilan de la visite. Bref, une carte postale d'adieu, ou d'au revoir.



# 1 Le pas de Derrida

---

## Détours

### Seuil

On va donc commencer par ne pas faire ce qui avait été annoncé et promis. Pas de double bande, de double texte, de double lecture dans ce chapitre préliminaire<sup>1</sup>, au nom de ce terme même, supposé précéder l'entrée en lice, l'entrée en matière. On ne lira pas dans les pages qui suivent le récit linéaire d'un parcours à travers l'un des grands textes de Derrida. Comment le lire en effet, sans avoir auparavant, gage d'une lecture respectueuse et sensible, tendu l'oreille à la tonalité de sa pensée ? Comment s'orienter en lui sans disposer, autant que possible, d'une idée, fût-elle flottante, de sa manière bien à lui de nous désorienter ? On s'attardera ici à suivre le *pas* de Derrida.

Ce terme, dont nous avons déjà dit la polysémie, doit s'entendre cette fois en un troisième sens. Non le pas à pas de la continuité ; non plus le pas *à* pas du saut et de la rupture, mais bien le pas en tant que démarche. On reconnaît Derrida à sa manière de marcher, même de loin, comme on reconnaît ses intimes, dans l'escalier, avant qu'ils n'apparaissent sur le *pas* de la porte. Il y a, dans la manière dont il aborde les questions et les thèses philosophiques, une façon bien singulière de procéder à laquelle il faut nous montrer attentif comme il l'a été à l'égard des pensées par lui analysées ; il y a aussi un

.....  
1. Sur le liminaire et le préliminaire, nous renvoyons naturellement à Jacques Derrida, *La Dissémination*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 24.

ton spécifique, une voix propre à son travail ; il y a enfin un itinéraire toujours complexe, parfois obscur, souvent mystérieux, rien de bien rectiligne en tout état de cause. Le *pas* de Derrida est l'unité d'une écriture, d'une errance, d'un timbre. D'un goût, finalement, pour le détour, et le déplacement discret.

## Le labyrinthe

---

Les métaphores et les concepts spatiaux sont abondants chez Derrida. Ils coexistent souvent avec ceux, plus architecturaux, qui constituent le fond commun de la métaphysique occidentale. Palais, édifices, fondements et fondations, architectoniques en tout genre : autant de motifs de méfiance et de défiance, face à ce que de tels termes peuvent véhiculer d'élan audacieux, d'orgueil constructeur et de vanité. Mais le mot de labyrinthe ne paraît pas disconvenir à Derrida, encore moins au sentiment que font naître ensemble la lecture de ses œuvres et la tentative d'en donner une présentation pédagogique. À chaque livre, à chaque cible choisie — le plus souvent un autre texte philosophique — Derrida recompose la géographie de son œuvre, ajoutant là une nuance inaperçue, ici une découverte, là encore une percée inédite. Il n'est cependant interdit à personne d'aimer les labyrinthes, d'apprécier s'y laisser perdre, pourvu qu'on abandonne l'idée sottise de déterminer une fois pour toutes *une* idée directrice de la pensée derridienne, *une* thèse majeure dont les multiples visages transparaîtraient en chacun de ses textes.

Ou alors, mais cela ne change rien, on pourrait faire de l'impossibilité d'une propriété de la thèse la signature de Derrida. Dans plusieurs de ses ouvrages, à commencer par *La Voix et le Phénomène*, la présence à soi, la certitude identitaire, la maîtrise d'une thèse sont toujours fissurées, non par l'attaque derridienne, mais bien déjà par le contenu qu'elle suppose sans se l'admettre, par l'impossibilité dans laquelle toute thèse se trouve d'évacuer le résidu non thématizable en quoi elle se fonde. « La stabilité discrète de l'individualité est toujours hors de portée, fautive, par avance détraquée par une provenance, une genèse, un renvoi, un

destin<sup>1</sup> » : le propre est destitué, et rendue par là vaine la tentation d'identification d'un corps constitué de thèses.

Prenons n'importe lequel des sujets abordés par Derrida. Il est impossible de dresser une liste des concepts utilisés pour cerner et clôturer ce sujet. On peut même se demander si, plus que des concepts en bonne et due forme, il ne s'agirait pas plutôt de « quasi-concepts clignotants<sup>2</sup> », inventés et forgés avec amour et générosité, disséminés dans les textes comme autant d'obstacles à leur enfermement. Il ne faudrait toutefois pas exagérer cette supposée absence d'ordre ou de système chez Derrida. Il y a bien conceptualité dans le calcul et la stratégie, il y a un plan du labyrinthe, il n'y a pas que des mots, des coups, des événements de pensée. On conservera donc ici l'idée d'un Derrida conceptuel, soucieux de la bonne facture de ses créations, assez irrité qu'on les utilise mal ou qu'on les déforme, bien qu'ouvert sans doute à les laisser contaminer les lieux et les thèses où on voudrait les semer. Il n'est pas certain de ce fait qu'on puisse réduire le *pharmakon*, l'écriture, la différence, Dieu ou la justice à n'être que des appellations de la non-vérité<sup>3</sup> ; il y a une forme de vérité dans l'utilisation tactique de chacun de ces termes, il y a — motif de leur invention — la prétention à les voir fonctionner comme outils d'une déconstruction des philosophèmes abordés, et par là l'espoir de conduire ceux-ci à la vérité qu'ils tentent de masquer.

Résumons-nous. Pas de système au sens hégélien du terme, évidemment ; pas de rhapsodie non plus, tant l'effort de systématisme, même constitutivement fragilisé, est tangible dans l'écriture de Derrida.

- 
1. Jean-Michel Salanskis, « La philosophie de Jacques Derrida et la spécificité de la déconstruction au sein des philosophies du *linguistic turn* » in Charles Ramond (coord.), *Derrida : la déconstruction*, Paris, PUF, 2005, p. 16-17.
  2. Jacques Derrida, *Limited Inc*, Paris, Galilée, 1990, p. 107. Jacob Rogozinski compare justement ces quasi-concepts à des motifs musicaux, s'entrelaçant dans les textes, entrelacement dans lequel il voit l'origine de la fécondité conceptuelle de Derrida. Cf. Jacob Rogozinski, *Faire part. Cryptes de Derrida*, Paris, Lignes, 2005, p. 13.
  3. Contrairement à ce qu'en dit un peu rapidement Rogozinski, *op. cit.*, p. 113.

Revenons au labyrinthe. Et à ce que Derrida en écrit, tard dans son œuvre, à l'occasion d'une conférence, donnée en un château qu'il dit hanté par tant de spectres amis, le château de Cerisy qui a accueilli quatre décades consacrées à Derrida. Il y est question d'un animal autobiographique, de l'animalité — l'animot dira Derrida — et de la possibilité d'une autobiographie sans confessions, d'avant le péché originel et d'avant la conscience de la faute. Sur le point d'engager sa recherche et d'entraîner ses auditeurs dans une longue, certainement très longue conférence, il prévient les objections en posant, de but en blanc, ses hypothèses de lecture et d'interprétation. Ce geste, caractéristique, en son souci pédagogique, des dernières œuvres de Derrida, ne doit pas nous faire croire à un retournement, à un tournant de la droiture, à une affection nouvelle pour les thèses et la rectitude du chemin suivi. Derrida l'écrit :

« Au point où nous en sommes, avant même de m'engager ou d'essayer de vous entraîner à ma suite ou à ma poursuite selon un itinéraire que certains d'entre vous pourraient trouver tortueux, labyrinthique, voire aberrant, nous égarant de leurre en leurre, je tenterai donc cette opération de désarmement<sup>1</sup>... »

Si l'on fait abstraction de l'ironie légère de ces mots, on voit que Derrida revendique pour sa démarche les qualificatifs que soigneusement il énumère : le tortueux, la torture, le labyrinthe, l'aberration, le leurre et la tromperie, l'armement et le désarmement.

Le *pas* de Derrida est cette faculté de s'engager dans des labyrinthes conceptuels, qu'il construit en avançant, avec des matériaux de fortune : thèses adverses, prothèses qu'il leur applique, résidus, ruines parfois, textes obscurs ou secondaires, détails, guillemets mis ou subitement enlevés, marges. On ne fera pas du droit avec du courbe, disait Kant, dépité, à propos de l'homme, dans l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* ; on ne construira pas une cathédrale avec les pierres mal taillées que des penseurs obsédés de propriété et de propreté ont laissées de côté ; on ne pourra suivre la belle ordonnance d'une route ou d'une voie

.....  
1. J. Derrida, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 44.

quand il s'agit de s'introduire, en contrebande ou en parasite, dans la textualité étrangère des métaphysiciens.

Donc, va pour le labyrinthe. Derrida revendique le terme dans un autre texte, dont le statut est bien particulier, puisqu'il s'agit de celui de sa soutenance de thèse. Obligé par la nature même de l'exercice universitaire à dire l'unité de son travail, Derrida, tout en soulignant, nous y reviendrons, son caractère secrètement autobiographique, insiste bien plus sur la résistance de sa pensée à la mise en ordre.

« L'expansion de ces textes occupés de textualité pouvait paraître anamorphique ou labyrinthique, l'un et l'autre, mais ce qui la rendait à peu près insoutenable, en particulier comme thèse, c'était moins la multiplicité des contenus, des conclusions et des positions démonstratives que, me semble-t-il, les actes d'écriture et la scène performative auxquels ils devaient donner lieu<sup>1</sup>. »

Plus loin :

« Ils étaient inscrits dans un espace qu'on ne pouvait plus — que je ne pouvais plus moi-même identifier, classer sous la catégorie de la philosophie *ou* de la littérature, de la fiction *ou* de la non-fiction, etc.<sup>2</sup> »

Œuvre labyrinthique à un double titre. D'une part Derrida aura multiplié les scènes de l'écriture, la mise en scène de sa propre écriture — qu'on pense à *Glas*, au *Tympan* de *Marges* — comme celle des autres, ou encore celle de l'écriture comme archi-écriture. Autant de gestes qui rendent improbable la droiture de la thèse. D'autre part il aura fait trembler les frontières génériques et disciplinaires, jouant de la fiction, de l'auto-fiction, du commentaire comme du concept, même si, peut-être contre Derrida, il est difficile de ne pas voir dans cet enchevêtrement textuel la prédominance d'une entreprise philosophique de part en part.

Derrida n'aime pas l'enfermement, on l'aura compris. La structure du labyrinthe joue pourtant de l'impossibilité de s'en extraire, tout en étant par définition ouvert, simulacre de prison. Il n'aura jamais

1. J. Derrida, *Du droit à la philosophie*, Paris, Galilée, 1990, p. 455.

2. *Ibid.*

voulu se laisser prendre dans le cadre d'un livre. Préférant faire presque un livre de l'impossibilité du livre — c'est le *Hors livre* de *La Dissémination* —, il mime malicieusement Hegel, démontrant dans la préface de la *Phénoménologie de l'esprit* à quel point écrire une préface est un exercice idiot. Pas de voie derridienne, pas même de livre au sens *propre* : des interventions, des conférences, des cours, des séminaires, quelques articles dont la jointure fait office de livre, mais peu ou pas d'ouvrages comme il est des *Critique de la raison pure* ou des *Méditations métaphysiques*. Et Derrida n'aura pas choisi la forme aphoristique d'un Nietzsche, s'obstinant au texte en sa longueur, seul moyen d'apercevoir ce qui est marginalisé, ce dont la langue ne veut pas et qu'elle voudrait rejeter loin de la pureté de la voix. Ce reste qui retombe toujours dans le texte, et qu'il faut donc lire dans le texte. Il y a bien un hors-livre, mais pas de hors-texte. Cela dit en passant, comme préliminaire aux longs développements que Derrida consacra à ces problèmes de textures et de textualités.

## Le détour

---

Le caractère labyrinthique des textes derridiens ne tient pas seulement à la nature de ses concepts et à l'impossibilité de la clôture systématisante. Il semble bien que Derrida érige en principe même du développement philosophique la nécessité du *détour*, comme si aller droit à, ou s'affronter sans précautions particulières constituait une faute intellectuelle, ou du moins une erreur méthodologique. Les contorsions si fréquentes chez Derrida ne relèvent pas d'un goût pour le courbe ou l'inutile déviation ; elles s'appuient sur une conceptualité spécifique du détour lui-même comme moment de l'élaboration problématique de tout objet d'analyse.

Mais Derrida s'évertue, il est vrai, à brouiller cette trop simple distinction entre un détour d'essence philosophique, le bon, et un détour d'essence rhétorique, le mauvais. Il est bien trop au fait de cette querelle aussi ancienne que la philosophie, et à laquelle le combat de Platon contre les Sophistes a donné ses lettres de noblesse, pour prendre appui sur un tel lieu commun. Détours il

y aura, dans le tremblement entre la figure de style et le concept philosophique, empêchant toujours celui-ci de se croire immune, sain, étranger à toute contamination, à toute agression virale venue de cet étranger qu'est la littérature.

Il va donc jouer une fois de plus avec nos nerfs, *différant* en permanence le moment thétiqque, repoussant jusqu'au soupçon d'aporie le temps de la présentation bien ordonnée d'un ensemble constitué de positions identifiables. On voit ici à l'œuvre cette volonté derridienne de ne pas séparer, comme voudraient le faire certains théoriciens du langage, les propositions simplement constatatives des énoncés dits performatifs. Le discours sur le détour n'est jamais séparable du discours qui détourne, du détournement du discours.

Soit donc la conférence « La raison du plus fort (Y a-t-il des États "voyous" ?) ». Derrida vient d'analyser les concepts de tour, de détours, de roue : vient alors le moment d'un détour supplémentaire, mettant à la torture (encore une roue peut-être comme instrument du mal) ses auditeurs. Il ne le justifie pas par une traditionnelle précaution oratoire, ou par quelque captation rhétorique. Il suit la roue de sa pensée vers un pli supplémentaire, qui rabat sa route trop bien tracée sur la rouerie comme vice, comme tentation de la malignité.

Un *pas* de plus ici : le *pas* de la visse, d'une progression qui ne fonctionne que dans le détour et le contournement, ou du moins dans la circularité ouverte d'une spirale.

Du tour à la rouerie ; et de la rouerie, la sienne d'abord, Derrida va au voyou des États-voyous. On peut bien sûr, et cela a été fait dès qu'un beau jour de 1967 Derrida a voulu faire acte d'une autre écriture de la philosophie, le traiter de rhéteur, de sophiste, de mystagogues — ceux que Kant opposait aux philosophes dans *Un ton grand seigneur adopté naguère en philosophie*. Mais le jeu sur le langage met du jeu dans le langage, et dans les concepts se disant en lui.

Le texte : « Vous commencez à trouver cette introduction un peu rouée<sup>1</sup>. » Suit un développement sur la définition que le Littré

---

1. J. Derrida, *Voyous*, Paris, Galilée, 2003, p. 41.

donne de la rouerie, à partir duquel Derrida tire le fil de la bobine sémantique : le roué est roué de coups, le roué est débauché, il dévoie, il attire hors du droit-chemin, il séduit comme voyou, précisément parce qu'il n'est pas un exclu mais un marginal, dedans-dehors de la belle société démocratique. Et de là on peut poursuivre l'analyse politique, s'appuyant ici sur *Le Politique* de Platon en installant la roue et de détour de roue dans la Cité, le voyou dans le cercle du droit international. Derrida fait donc d'une pierre quatre coups : développement linguistique sur la notion de rouerie, justification de sa propre rouerie philosophique, élaboration de la roue comme concept du politique, détermination du sens du voyou comme roué. Ce qui au départ semblait bien être un détour est une forme de raccourci, qui complique certes la compréhension — la tête de notre lecteur est-elle déjà tournante ? — mais non l'efficacité.

Kant, en réponse aux premiers détracteurs de la *Critique de la raison pure* qui lui reprochaient la longueur de l'ouvrage, répondait que les livres trop courts sont souvent trop longs, le petit nombre de pages — aller tout droit — se payant d'une plus grande confusion et de là d'une plus grande difficulté de compréhension. Derrida, de même, se méfie de la précipitation. Quand, emporté dans une analyse et semble-t-il pressé d'en finir il pose sans détours une hypothèse, une idée nouvelle ou simplement une conclusion provisoire, il se repent souvent d'une telle hâte. Ainsi dans *Politiques de l'amitié*. Il vient, à partir d'une lecture pourtant patiente de Schmitt, de se permettre un bref *détour* sur le lien entre démocratie et déconstruction, le calcul et l'universalité, la singularité et l'indéconstructible. Puis il s'arrête : « mais nous venons sans doute de céder à la précipitation<sup>1</sup> ». Il faudrait ralentir, revenir au texte. Mais cette précipitation, bien qu'apparemment condamnée, est justifiée par son lieu : « Nous avons été attirés dans ce détour, on s'en souvient peut-être, par la justification fort elliptique que Schmitt apporte en quelques lignes au choix de ses

.....  
1. J. Derrida, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994, p. 129.

mots, parfois de ses concepts<sup>1</sup>. » Autrement dit, la précipitation philosophique, la droiture est possible et légitime à l'intérieur d'un détour suscité par une ellipse !

Aller tout droit en philosophie ne semble donc pas être du goût de Derrida, si bien entendu on entend par goût la conviction d'une adéquation du détour à la conceptualité philosophique. Très rares sont les passages où la droiture est revendiquée. Citons tout de même ces mots curieux de *Force de loi* : « Allons maintenant tout droit, sans le moindre détour par la mémoire historique vers l'énoncé formel, abstrait, de quelques apories<sup>2</sup> » ; puis plus loin « j'énonce d'abord sèchement, directement, j'"adresse" les apories suivantes<sup>3</sup> ». Derrida céderait-il ici à l'impatience de son auditoire ? Ou — ce qui n'est pas exclu — considérerait-il que le sujet, l'urgence de la justice, exigerait la fin du détour ? On peut penser encore une fois que le contexte relativise grandement l'usage de ces formules directives. Il s'agit d'adresser des apories, au sens de l'envoi, comme des événements plus que comme des développements analytiques, ce qui justifierait déjà la rectitude du geste ; mais surtout il s'agit d'adresser *des apories*. Prenons ce mot au sérieux : *a-poros*, l'absence d'issue, l'impasse. Allons droit dans le mur dit Derrida, ne contournons pas l'absence de secours, d'issue, d'issue de secours.

Pas de *droit* dans la philosophie, ou si peu. Et c'est naturellement dans *Du droit à la philosophie* que Derrida réfute le plus nettement cette prétention du *Droit à la philosophie* ! Après avoir cité ses adversaires habituels protestant contre les détours qu'il leur inflige, il leur répond : « On peut partager cette impatience et penser néanmoins, c'est mon cas, que non seulement on ne gagne rien à y céder immédiatement, mais que ce leurre a une histoire, des intérêts, une sorte de structure *hypocritique* qu'il vaut toujours mieux commencer par reconnaître en se donnant le temps du détour<sup>4</sup>. »

1. *Politiques de l'amitié*, op. cit.

2. J. Derrida, *Force de loi*, Paris, Galilée, 1994, p. 48.

3. *Op. cit.*, p. 49.

4. *Du droit à la philosophie*, op. cit., p. 15.

On ne gagne ni en temps ni en compréhension en allant vite, et surtout en renonçant à réfléchir au droit, à la droiture, à la linéarité, tous ces concepts qui structurent l'usage en philosophie, plus particulièrement dans ses métarécits méthodologiques. Plus loin, même mention de l'irritation de l'adversaire, désigné ici comme journaliste. « J'ai droit à la philosophie, je suis dans mon bon droit de vouloir y accéder directement », dirait celui-ci. Pourquoi ce souci des institutions philosophiques au lieu de parler de la chose même ? Derrida, on s'en doute, se méfie d'une telle déclaration, et il leur préférera les longs séjours auprès des philosophes, peut-être ceux-là mêmes qui ont conceptualisé — comme Descartes par exemple — la nécessité d'aller droit.

Le détour n'est pas un luxe, tout au plus un moyen de « luxer l'oreille philosophique<sup>1</sup> » pour contrer avant qu'elles ne nous atteignent les contestations trop frontales. Mais il est une justification encore plus essentielle à ce pas. Ce qui va être identifié comme condition structurelle de tout discours philosophique et de l'exclusion de l'écriture que celui-ci intègre nécessairement — la différence, l'archi-écriture — ne peut être conçu directement, sans passer par des formes plurielles de négation. « Si bien que les détours, les périodes, la syntaxe auxquels je devrai souvent recourir, ressembleront, parfois à s'y méprendre, à ceux de la théologie négative<sup>2</sup> » : le détour est le moyen le plus rapide et le seul pour dire ce qu'on ne peut pas dire autrement, de même que la théologie négative tentait de dire Dieu sans le connoter ontologiquement, c'est-à-dire tentait d'en parler sans rien en dire.

Fin du détournement. On fera avec Derrida et sa rouerie.

## Le discret

---

Ajoutons discrètement un motif supplémentaire, histoire de goûter plus longtemps la saveur du détour. Pourquoi donc est-il si tordu ? À supposer que tout ce qu'il dit du tour et du contournement soit

.....  
1. J. Derrida, *Marges – de la philosophie*, Paris, éditions de Minuit, 1972, p. VII.

2. *Op. cit.*, p. 6.

vrai, pourquoi faut-il encore et en sus supporter sa façon de lire les philosophes, eux-mêmes déjà coupables de bien des tortures intellectuelles ?

Derrida n'a pas, ou si peu, écrit de textes qui ne fassent une utilisation intense et nécessaire d'autres textes philosophiques. La pensée derridienne ne se conçoit, nous y reviendrons, que comme une prothèse, elle ne tient pas toute seule sans l'édifice où elle prend racine. Derrida parasite les œuvres qu'il lit, il s'y installe, s'y met à l'aise, déplace les meubles et met les pieds sur la table, pour ne pas dire les pieds dans le plat. Un voyou. Quand il s'en va, tout est retourné, et on se rend compte alors qu'il est passé.

Mais ce tour nouveau du retournement, du sens dessus dessous, n'apparaît qu'après coup. Voyou certes, mais au sens du mauvais élève qui ne se fait jamais attraper la main dans le sac. Tout est affaire de discrétion. Derrida va donc s'introduire dans les textes comme en contrebande, en adoptant du moins en partie le *pas* de ces textes, en suivant, fidèlement, leurs détours. Cette mise au carré du détour ne fait pas une ligne droite, on s'en doute, et la complexité de l'ensemble ainsi constitué devient bien déroutante. Dit plus scientifiquement : « la déconstruction se maintient dans l'horizon thématique du texte déconstruit<sup>1</sup> ».

Un voyou n'est pas un exclu. C'est un marginal, qui est donc partie prenante du système qu'il parasite ou contamine. Derrida est voyou en ce sens où il est dans la philosophie et dans la métaphysique, même si c'est pour lui faire un sort peu enviable. Jamais contre, jamais anti-, mais dans une fidélité presque mimétique à la logique qu'il déconstruit. Au point qu'on peut parfois se demander qui parle, où est Derrida, où est *proprement* en son texte Heidegger, Aristote ou Lévinas. Il y a donc en permanence entre ce qu'il dit et ce qu'il lit une *contamination* mais aussi une *complicité*.

Le voyou est complice, au sens criminel comme au sens amical du terme, il aime celui avec qui il commet quelque forfait philosophique, il épouse sa logique et son comportement.

.....  
1. Jean-Michel Salanskis, *art. cit.*, p. 40.

## Le timbre

---

Roué, voyou, marginal — un vrai timbré, diraient les enfants. Et le pas de Derrida de se faire sonore, de s'entendre, lui qui n'aimait pas qu'on préfère la voix au phénomène.

À quoi reconnaît-on le ton ? Peut-être avant tout à l'accentuation, à l'accent justement, non pas celui que notre origine nous donne, mais à celui que nous mettons sur tel ou tel élément du discours. Le ton de Derrida, son timbre à lui réside dans son attention très précautionneuse à la tonalité des pensées qu'il déconstruit. Notamment à la manière dont une philosophie va insister sur tel ou tel point, en reléguer un autre au second plan. Lisons ainsi ce bref texte sur Condillac, dont le titre est sans doute l'un des plus beaux choisis par Derrida, *L'Archéologie du frivole* :

« L'insistance, la force, quantité ou qualité d'insistance, n'est pas une valeur secondaire dans un discours philosophique et il ne s'agit pas ici de la minimiser. Sans doute faudrait-il au contraire en théoriser et en formaliser le statut. Il reste qu'une variation d'insistance, une différence d'évaluation n'est pas une altération de l'ordre<sup>1</sup>. »

Le ton de Condillac ici est sa façon à lui d'insister, déplaçant les schèmes traditionnels sans les renverser. Et l'écoute du ton, ou l'acuité d'une lecture soucieuse des variations d'intensité, est la marque de la pensée derridienne. Le ton de Derrida comme sensibilité aux timbres.

Le mot apparaît dans le titre même, mime ironique d'un titre kantien, *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*<sup>2</sup>. Comme à son habitude, Derrida s'insère dans la conceptualité du discours de Kant, dans la partition que celui-ci tente d'établir une fois pour toutes entre le ton philosophique et le ton hautain, grand seigneur et pour tout dire exalté des ennemis de la rationalité, ces mystificateurs faisant croire au bon peuple

.....  
1. J. Derrida, *L'Archéologie du frivole*, Paris, Galilée, 1973, p. 73.

2. J. Derrida, *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*, Paris, Galilée, 1983.